

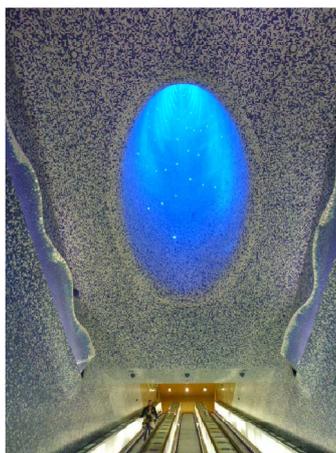
Mercredi 22 février

En l'honneur de la pauvre petite sirène Parthénope, blessée par cette brute d'Ulysse, nous



plongeons dans la **station de métro Toledo**.

Premier niveau assez décevant avec ses fresques passe-partout (j'en demande pardon à William Kentridge). Ferrante nous avait annoncé de la magie ! Curieusement c'est une esthétique entre piscine et salle de bains qui vous enveloppe « *comme une mer* ». Oscar Tusquets. Ce n'est pas pour rien qu'on vous doit la partie la plus réjouissante du Musée Dali à Figueras. Mosaïques bleues, « *nel blu dipinto di blu* », cratère – c'est bien le moins à quelques encablures du Vésuve ! – et fontaine de lumière. Ça ne m'étonnerait pas que le magicien Robert Wilson soit passé par là ! On a l'impression de marcher dans une de ses mises en scène. Un long couloir bordé, de chaque côté, par une mer à nos pieds : c'est le détroit de Messine et nous voilà Saint François de Paule marchant sur les flots ! Seule la



musique de Liszt manque...

Deux stations et c'est le **Musée Archéologique National**. Ferrante nous fraye à travers les salles immenses le chemin des merveilles. Tant de vieilles connaissances viennent perforer les strates de nos mémoires : les mythes grecs, la tragédie, l'antique ou la classique de notre Grand Siècle, les couvertures de manuels et les illustrations (toutes ces nudités !) qui nous



consolaient de l'ennui des cours.



On reconnaît le beau Jason à ce qu'il lui manque une sandale ;

là une bien jolie biche se substitue à la fille d'Agamemnon, pourtant figée pour l'éternité dans la pose du sacrifice ; des faunes dont la saillie humanise si humoristiquement des



chèvres à belle barbe.

Parmi les chefs-d'œuvre : la *Bataille d'Alexandre*, sublime d'héroïsme guerrier et triviale dans sa description si réaliste de la débâcle de Darius. Et, comme un dernier sursaut de la vie, le soldat perse qui se regarde dans le métal poli de son bouclier.



Le *Taureau Farnèse*, à côté, joue un peu trop au chef-d'œuvre... qu'il est ! Mais il y a tellement plus d'émotion dans les peintures domestiques et tant de marbres que la surveillance très relâchée des salles permet de caresser... Pour prendre la mesure du macadam napolitain, défoncé, hérissé de plots pour arrêter les scooters, soulevé ici, lissé là-bas par les passages incessants, il faut adopter le compas des enjambées de Ferrante Ferranti. Ce grand garçon a un trot soutenu de vainqueur du Prix d'Amérique ! Il part en



trombe et, même si une de ses admiratrices (elles le sont toutes !)

essaie de le ralentir en le bombardant de questions auxquelles il répond avec une patience débonnaire, la file de sa troupe s'étire jusqu'à bientôt le perdre de vue. Mais, comme il ne

laissera passer sans dégainer son appareil photo ni un lambeau d'une vieille affiche d'Ernest Pignon-Ernest ni une loge de concierge branlante dont les images du Padre Pio sont éclairées



par la lumière glauque d'un aquarium, on finit par le rattraper.

Ainsi en est-il de nos pas d'arpenteurs à travers l'uniforme difformité du quartier de **la Sanità**. Impossible de bien savoir, si c'est nous qui divaguons à travers une insulte à l'idée même d'urbanisme ou si c'est cet entassement de taudis crasseux qui tournoie autour de notre raison déboussolée. Et dire que nous sommes sur le *decumano* supérieur ! La Sanità abrite même la version Dr. Jekyll & Mr. Hyde de l'architecture : deux fois le même escalier - en fait le même palais, mais seul l'escalier dit « en ailes de faucon » s'exhibe -, somptueux et « boboïsé » au **Palazzo dello Spagnuolo** (en fait, un collecteur d'impôt, donc un vampire d'occupant), misérable et populaire au **Palazzo Sanfelice**, du nom de l'architecte des deux.



Monter, toujours monter... Et encore des escaliers pour accéder à **San Giovanni a Carbonara** ! Ils sont du génial Sanfelice, alors – gradus ad parnassum - ils nous préparent bien mieux que la façade gothique toute simplette de l'église à la magnificence des chapelles



de la Renaissance.

Ladislas, Anjou de Hongrie, roi de Naples et de Jérusalem ; Caracciolo del Sole ou di Vico... que vous fîtes bien de mourir ! Ainsi le marbre, entre les mains des plus beaux sculpteurs des deux versants de la mythique année 1500, vibre de votre éternelle immortalité. Et dans une des chapelles, un pavement de majoliques pour humaniser la mort, amortir le fracas des



armes de ces soldats qui dorment tout harnachés...

Au Pio Monte della misericordia, station géniale au pied des **Sept œuvres de la miséricorde du Caravage**. Si Ferrante donne l'impression d'avoir oublié qu'il nous a détaillé le tableau, lors d'une brillante conférence au Sacré-Cœur à Aix, il vous extirpe de la toile les sept injonctions, toutes télescopées qu'elles sont, en raccourcis et hors cadre fascinants.



Pendant que la Vierge à l'enfant, visages familiers, s'abat sur l'humanité souffrante aux battements des ailes démesurées de deux anges, la nuit est tombée sur l'antique Parthénope. Il est temps de descendre via Chiaia, quitte à faire le détour par le Corso Vittorio Emanuele pour voir la baie scintiller dans la nuit qui semble aspirer vers nous le



double cône noir du Vésuve.

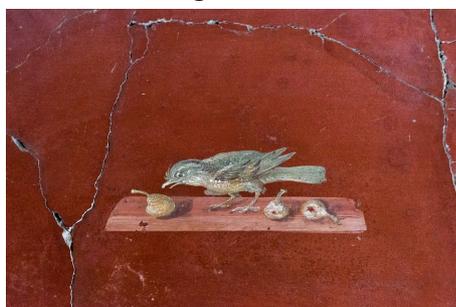
Jeudi 23 février

Herculanum. En voilà une drôle d'idée ! Dans cette cité vouée à Alcide, le malheureux n'est jamais montré étranglant une hydre ou brisant l'échine d'un lion. Non, comme si la joliesse du décor devait l'emporter sur l'héroïque initiation, est systématiquement représenté le jardin des Hespérides ou, pire, l'esclave d'Omphale. Jupe courte et quenouille ; la massue abandonnée dans quelque recoin : L'*Hercule Farnèse* du Musée est loin !



Peut-être cette féminisation explique-t-elle le charme melliflu de la petite cité. Pourtant la cloison d'une taverne porte cette maxime : « *Diogène, le cynique, en voyant une femme emportée par une rivière, s'exclama : « Laisse qu'un malheur soit emporté par un autre malheur. »* Une taverne réservée aux hommes, sans doute... comme dans le 93 !

A la **Villa Oplontis**, c'est l'émerveillement contraire. A la modestie domestique succède le faste palatin. Des fresques entières uniquement occupées par des architectures imaginaires, aériennes, suspendues en empilements hasardeux. Dans une épiphanie de la perspective, elles donneraient le tournis, si, plus loin, en haut, en bas, il n'y avait ces oiseaux, en nombres mais toujours seuls ou presque, occupés à picorer une cerise ou une figue, présences familières et merveilleuses. Là, dans les rouges, les ocres, craquelés et soulignés de noirs intenses, on entendrait leur chant – *volare, cantare* ! A moins qu'à Herculaneum, protégés par le feu et l'eau, entre le volcan et le gouffre amer, leur langage ait été mystérieusement



intelligible aux hommes.

Il n'y a pas que les volatiles pour guigner les fruits mûrs. C'est ici qu'on trouve le plus célèbre, le plus succulent panier de figues jamais représenté. Elles sont là depuis bientôt deux mille ans et pourtant on a l'impression qu'il suffirait d'étendre le bras, d'en prendre une dans la main et de l'ouvrir pour en dévorer la chair, muqueuse et granulée.



Quelles réserves d'admiration nous restent pour **Pompéi** ? Le sentiment tragique de la vie, de toute évidence. Ici, c'est la mort qui ourle la moindre fresque, calcine un mur, fige la vie conjugale ou foudroie le stupre et la fornication des bordels. Le volcan meurtrier, qui paraît si proche, au bout de chaque perspective est beau, presque consolateur. Même si les chats, comme partout en Italie où ils étaient légions, ont disparu et que le chien qui suit le visiteur n'aboie jamais, s'impose une sorte de filigrane silencieux d'activité humaine (commerces, forum, traces des roues sur les voies...) au souffle coupé par la mort violente.



Juste derrière la *Villa des mystères*, avec son satyre dansant, que Fellini a représenté dans une pinacothèque de son *Satiricon* (déjà !), quelques tables de cafés sont calées dans ce qui serait un décor kitsch – une accumulation de vilaines copies d'antiques -, si l'on n'était sous une tonnelle chargée de citrons et d'oranges, entourée de bergamotes cloquées et de cédrats à la peau soulevée de pustules. Les clients s'en vont, le soleil se couche, une chatte s'endort ; il est temps de partir dans le poudroier jaune des grands mimosas.



Vendredi 24 février



Si nous avons été stendhaliens pour de bon, c'est dès notre arrivée que nous nous serions précipités au **Teatro di San Carlo**. Nous y attendaient les mânes du génial impresario Barbaja qui, après avoir inventé le cappuccino, a trafiqué (armes d'abord, jeux ensuite) pour régner sur la première scène lyrique d'Italie, avec un orchestre et des chœurs rivalisant avec ceux de notre Académie Royale de Musique. Avant d'y appeler Bellini et Donizetti, il obtiendra de Rossini le crépuscule flamboyant de l'*opera seria* : *Otello*, *Armida*, *Mosè in Egitto*, *Ermione*, *La donna del lago* et finalement *Maometto II*. Pour les beaux yeux et le gosier d'or de sa maîtresse, Isabel Colbran, qui épousera finalement plutôt le compositeur que le commanditaire.

Dans ce temple du belcanto, à nous, *la prima rappresentazione in Italia* de **L'Enchanteresse** de **Tchaïkovski** ! Entre *Eugène Onéguine* et *La Dame de pique*, l'œuvre, parfois baptisée *La Sorcière*, a décroché du répertoire. Peut-être est-elle en train de connaître le même sort que *Iolanta*, si longtemps inconnue en dehors de Russie ? La sage production de David Poutney, venue du Mariinsky de Saint-Pétersbourg, a déjà voyagé à Lisbonne, et croisé les spectacles de *Theaterregie* germanique, bien vulgaires, bien *trash*, de l'Opéra de Flandre et de Vienne.



Entre revendication sociale et politique, relents psychanalytiques (troublants rapports mère-fils) et sentimentalité slave, l'œuvre déconcerte et... séduit. On a vu dans *L'Enchanteresse* une **Carmen russe**. Face à l'affirmation de la liberté de la gitane de Bizet, la tenancière Nastasia revendique la noblesse des sentiments, même pour les déclassées (*le traviate* ?). Comme la Sévillane, elle veut pouvoir aimer qui elle veut et, plus sentimentale qu'enjôleuse, en fait la brûlante déclaration, non plus à un brigadier, mais à un prince !

Quelques soient les impasses du livret que la mise en scène n'affronte pas (et donc complique inutilement pour les néophytes que nous sommes tous), l'arioso tchaïkovskien qui va droit au cœur ou un orchestre qui joue l'emphase symphonique sans complexe, transportent l'auditeur dans un monde sonore inconnu et familier. Très belle expérience pour le lyricomane.

Samedi 25 février



Caserte. Voulu par le seul Bourbon « des Lumières », Charles III, le gigantesque palais, sans aménité, relève de l'accouplement improbable de Versailles et de l'Escorial. Plus que la tolérance éclairée, il respire la folie réactionnaire de Marie-Caroline, Habsbourg chassée de Naples et traumatisée par ces Français qui avaient décapité sa sœur, Marie-Antoinette. Ferrante nous conduit, à grandes enjambées, tout droit aux trois merveilles du lieu : **l'escalier monumental** où nous nous accroupissons pour la photo de groupe, **la chapelle palatine**, dont l'élégant classicisme versaillais nous rafraîchit soudain de tant d'empilements et de surcharges tarabiscotées (pardon aux inconditionnels du baroque !), **le théâtre de cour** enfin. Il faut supporter le bavardage d'un bénévole du Touring Club d'Italia pour avoir le privilège de prendre place dans ce joyau qui a inspiré l'opéra de Gabriel à Versailles et qui rivalise avec le chef-d'œuvre rococo de la Margrave de Bayreuth. Bleu et or, intime par son volume et grandiose par un jeu d'arcades et de piliers monumentaux, il fait rêver aux œuvres éblouissantes qui y ont été créées par les plus célèbres castrats. Lors d'une *Didone abbandonata*, l'incendie était tellement réaliste que les spectateurs se sont enfuis, croyant que les flammes embrasaient l'édifice. On quitte ces lieux enchanteurs beaucoup moins précipitamment, chassés par le bénévole et à regret.



Il est, sur les hauteurs de Naples, un palais d'été, rouge et gris, sans grâce particulière, s'il n'était serti dans un sublime parc, jardin suspendu au-dessus de la ville, où la flore méditerranéenne se décline en un laisser-aller très étudié « à l'anglaise ».



Capodimonte.

La queue est longue pour voir quelques œuvres de Van Gogh récemment découvertes. Nous la contourrons pour une immersion dans une pinacothèque à donner le tournis. Là encore, Ferrante le Napolitain nous évite l'inessentiel ou le rabâché et nous mène à nos affinités électives. Chacun a son goût et l'accrochage est foisonnant (pas encore gâté par la muséographie pédagogisante à la mode).

Au chapitre des nudités fracassantes : *Atalante et Hippomène* de **Guido Reni**, fascinant chassé-croisé de membres, en X et diagonales, tendu par les forces contraires d'un mouvement simultané vers l'avant et l'arrière ; et *Saint Sébastien soigné par les pieuses femmes* de **Bartolomeo Schedoni**, avec le corps du saint posé sans flèche ni linge à même une sorte de table à gibier et sa ligne de fuite vers un sexe qu'on ne verra pas.

Du côté des grands de la terre, le *Paul III* du **Titien** semble quémander le jugement de la postérité (pour « son » Concile de Trente ?), en attendant le fiévreux *Innocent X* de Velázquez de la Galleria Doria Pamphilj à Rome, lacéré plus tard par Francis Bacon. Plus réaliste encore, **Goya** n'aura décidément jamais réussi à flatter la reine Maria Luisa. Avec ses grands anneaux dans les oreilles et ses bras potelés gauchement croisés sur son ventre, elle semble une plébéienne prenant la pose dans des atours de cour qui tombent comme ils peuvent sur son manque absolu de prestance. Au même moment, **Gérard** peint, cuisse pleine et jarret tendu, le fils d'un aubergiste du Lot, soudard virilissime, avec bravoure et témérité comme folies : Joachim Murat, roi de Naples de 1808 à 1815, splendide en habit de maréchal d'Empire, qui fit de Capodimonte sa résidence, avant d'être balayé, en un dernier combat, par l'Europe metternichienne.



Sic transit gloria mundi. Ainsi s'achève aussi un voyage d'hiver au pays où fleurit l'oranger, parfumé plus encore par un goût léger de citron dans les délicieuses *sfogliatelle*, coquillage de pâte feuilletée craquante fourré à la ricotta tout juste sortie du four. A la



vanille, la cannelle ou aux fruits, à votre guise !

Olivier Braux, Aix-en-Provence/Corse, mars 2017

